

« Une Europe sans histoire ? »

Contribution à une réflexion sur l'histoire de l'Europe¹

*par Georges Bischoff
historien, directeur du département d'études médiévales
à l'université Marc Bloch de Strasbourg*

Pour le médiéviste que je suis, l'histoire de l'Europe existe. Elle existe parce qu'elle a à la fois une unité de lieu, une unité d'action, c'est l'Europe chrétienne, l'Europe qui commence au lendemain des grandes invasions et qui prend fin lorsque l'Europe se mondialise, c'est-à-dire après 1492 et tout au long de l'époque moderne. Du pain bénit donc : cette Europe peut-être légitimée par le fait qu'elle a une enfance (je renvoie à des titres d'ouvrages récents et à des formules telles que : « Enfance de l'Europe », « Eveil de l'Europe », « L'Europe de Charlemagne : préfiguration de l'Europe actuelle »). L'Europe médiévale peut nourrir toute une mythologie des racines de l'Europe et peut lui fournir une sorte de « supplément d'âme » dont je me méfie beaucoup. En effet, cette Europe médiévale qui est une, qui est apparemment homogène, qui est unifiée par sa religion et par sa culture, ne présente pas que le bel aspect du siècle des cathédrales, le bel aspect très brillant d'un monde qui se construit, mais contient aussi des zones d'ombres impressionnantes. Je pense à la grande peste de 1348-1350, un événement européen dont les conséquences sont abominables et qui s'accompagne de comportements tout aussi horribles. Je pense au délitement de l'idée d'Empire, cette idée de Charlemagne, qui donne lieu à des désunions à la naissance de nations hostiles, tant et si bien que, vers 1350, l'Empereur Charles IV pouvait dire : « l'Empire c'est un monstre ».

L'histoire médiévale aurait donc un rôle à jouer dans la mise en place d'une sorte d'imaginaire historique européen mais, à mon sens, elle est à manipuler avec un certain nombre de précautions. Elle ne saurait être ainsi instrumentalisée, détournée de son rôle, mais seulement permettre l'intelligibilité, la compréhension du monde où nous vivons, sa mise en perspective.

Or, il se trouve que nous constatons actuellement une demande d'histoire, une revendication d'inscription dans la durée qui peut présenter des aspects très inquiétants, ou qui peut au contraire gommer un certain nombre d'aspects qui sont peut-être plus difficiles à

¹ Cette contribution à une réflexion sur l'histoire de l'Europe a été donnée dans le cadre d'une conférence-débat conçue par le Centre des études européennes de Strasbourg en étroite concertation avec Jean-Pierre Rioux, historien, inspecteur général de l'Education nationale, le 8 mars 2001 à Strasbourg. La revue Etudes européennes donnera de nouvelles contributions à cette réflexion dans ses prochains numéros.

assumer. Nous vivons, en effet, à l'époque du règne des affirmations identitaires et, parallèlement, de l'avènement d'une sorte de politiquement correct qui aboutit à toutes sortes de manipulations. Cette demande d'histoire me paraît assez bien illustrée par le libellé même de notre réflexion : « Apprendre l'histoire de l'Europe ».

Au cours de grandes vacances que j'ai passé en Bretagne, il y a trois années de cela, en me promenant dans une rue de Morlaix, je suis tombé nez à nez avec une inscription murale qui disait la chose suivante : « L'Education nationale nous la cache ! Breton, apprend ton histoire ! » On aurait pu imaginer, à prendre cette injonction au pied de la lettre, qu'il n'existait pas d'histoire de la Bretagne jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle. Je trouvai cependant un écho à ce slogan dans le journal Ouest-France paru au courant de l'été où, à la suite de la publication de trois cents ou quatre cents planches d'une bande-dessinée consacrée à l'histoire de la Bretagne, j'eus pu lire un courrier de lecteur qui disait : « Enfin l'histoire de la Bretagne existe ! La Bretagne a redécouvert, a reconquis son histoire ». Bien entendu, tout le monde sait parmi nous que, s'il est une région qui a été labourée par les historiens, historiens universitaires en particulier, c'est la Bretagne. Rien de l'histoire de la Bretagne ne nous est caché. Et pourtant un discours se fait jour, un discours soulignant une sorte de manque. Manque de quoi ?

Revenons à notre région, l'Alsace. J'ai eu des contacts avec un éditeur qui avait publié, il y a quelques années, des histoires régionales de très grande qualité, des histoires très universitaires, très sèches et, en général, très embêtantes. Mon interlocuteur envisageait non pas de les rééditer, mais d'en proposer une réécriture dans un sens plus régionaliste.

Autrement dit, je comprends que cette demande d'histoire est une demande de sens. Elle consiste à solliciter les historiens, par delà la mission d'intelligibilité qui est la leur. Il s'agit de fournir des arguments à ceux qui envisagent de forger une identité, voire de conforter une approche nationale de l'histoire. De fait, c'est bien le problème auquel nous sommes confrontés.

Ecrire l'histoire est une entreprise politique qui implique la convocation d'une mémoire. S'agit-il de la mémoire vive des témoins de l'histoire, des témoins actuels ? S'agit-il au contraire d'une histoire recomposée, re-écrite, d'une histoire qui, comme le disait Jean-Pierre Rioux, est une histoire au service d'une eschatologie ? Ou s'agit-il, au contraire, de renouer avec une histoire scientifique vulgarisée qui puisse s'intégrer dans une pédagogie de l'histoire ?

Ces questions sont complexes et je me garderai de les développer. Mais je voudrais, plus modestement, essayer de revenir à l'échelle qui est la nôtre et qui est de savoir comment, concrètement, introduire une histoire de l'Europe qui puisse être une histoire commune et non une falsification. Comment s'y prendre ? Cette histoire de l'Europe est grande, longue, complexe. On peut, en partie, la saisir sous la forme d'une anthologie ; mais on peut également en faire un bêtisier. Trouver une histoire commune ne va pas de soi. A vrai dire, les bibliothèques sont encombrées d'histoires de l'Europe qui sont parfois très bien faites, mais comment les transmettre, les rendre plus digests ?

Plusieurs approches sont envisageables. Une histoire linéaire, par chapitres, me paraît très difficile à mettre en œuvre. En revanche, une histoire par séquences, axée sur des événements, des figures et des lieux peut au contraire rendre de très grands services. Imaginer des découpages, des propositions et des moments forts suivant quelques modèles, voilà une piste envisageable. On s'emploierait, pour ce faire, à croiser les exemples et à opérer des rapprochements. En partant, à titre d'illustration, de la révolution industrielle à partir de l'exemple de Manchester, on ouvrirait la perspective en s'appuyant sur d'autres exemples empruntés à Mulhouse et aux mines de Belgique - et ainsi de suite. Il est possible de conduire ce type de travail à partir d'événements - et d'événements archi-classiques - sur lesquels l'analyse a prise.

La chronologie permettrait de structurer cette histoire. Parmi les grandes dates de l'histoire de l'Europe, la date de 1515 présente un réel intérêt. Pourquoi un tel choix ? 1515 marque de façon simple l'histoire de la circulation en Europe : circulation des armées, certes, mais aussi circulation des hommes, et circulation par les routes. La bataille de Marignan, c'est d'abord la conquête des cols des Alpes par François I^{er}, autrement dit un problème de logistique qui est, en partie, un problème de logistique commerciale.

Nous pourrions ensuite nous concentrer sur l'histoire des truchements. Comment des contacts peuvent-ils s'établir, que ces contacts soient hostiles ou au contraire traduisent le souci de communication, voire le besoin de coopération ?

Enfin, cela peut être une histoire des représentations. Au moment de la bataille de Marignan se développent des représentations nationales extrêmement caricaturales. Je pourrais citer quelques textes qui sont tout à fait éloquentes à ce propos. Par exemple, autour de 1515, je retiens d'un discours d'un général de l'armée de Louis XII les propos suivants : « Les Anglais sont si rebelles et si mal obéissants que, depuis le règne de Guillaume le bâtard jusqu'à celui de Henri VIII, ils ont occis ou exilé presque la moitié de leurs rois ». Voilà un exemple de ces représentations qui méritent d'être étudiées, d'être mises en relation les unes avec les autres.

Je pense que cette approche, souvent monographique, centrée sur un lieu, centrée sur un événement, sur une personne (Erasmus à Bâle, par exemple, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle au XII^{ème} siècle) peut offrir d'excellentes occasions de faire un travail d'histoire et de pédagogie, au croisement de données historiques identifiées d'un bout à l'autre de l'Europe.

Je n'insisterai pas davantage sur cette approche de l'histoire qui puisent en des exemples, tous mis en perspective, glosés : c'est là le matériau classique du pédagogue.

Permettez-moi seulement de revenir sur un point qui me paraît important, que je présenterai en forme interrogative. Peut-on faire de l'histoire avec de bons sentiments ? C'est finalement l'objet de notre réflexion. Nous portons tous de grands espoirs en nous ; chacun d'ailleurs a sa propre lecture de l'histoire de l'Europe et des nations qui la composent. Trouver une histoire nationale de l'Europe relève de la quadrature du cercle. En revanche, trouver ou établir une histoire plurielle ou croisée me paraît être une démarche tout à fait intéressante (sachant que les matériaux historiques peuvent ne pas être toujours très exaltants...).

L'histoire de la construction de l'Europe depuis 1945, ou depuis 1957, est particulièrement ennuyeuse pour un non-spécialiste. En revanche, l'histoire du règne de Louis XIV, rythmée par des traités, est une histoire bien sanglante, très appétissante ; une histoire en un mot tout à fait palpitante qui est peut-être plus cinématographique que celle des traités de Maastricht ou de Nice.

Je voudrais, pour conclure, rappeler une petite anecdote. Elle m'a fait réfléchir sur la nature de l'histoire ; peut-être même a-t-elle déterminée ma vocation d'historien. Il se trouve qu'à l'âge de sept ans j'ai eu l'occasion de rencontrer Robert Schuman. Il était muni d'une canne, dont j'ai pu me saisir, et que je me suis mis à démonter, persuadé que j'étais alors qu'un personnage historique dispose nécessairement d'une canne épée. Je fus cruellement déçu. Cette canne était tout bonnement une canne sur laquelle on s'appuie. Mais cela m'a permis de nettoyer, de lessiver mes conceptions très naïves de l'histoire, qui n'est pas une histoire-bataille, mais une histoire de la paix. Oeuvrer à une histoire de la paix peut être une mission tout à fait intéressante pour nous, historiens.